

Anabelle Boissard

# DOUCEURS NOCIVES

Roman

*Edition* **S** *cripta*



*« Comment se préserver alors que tous les autres courent aussi ?  
Entre les ressorts internes de la culpabilité et les verrous imposés par  
l'organisation du travail, l'interdiction d'avoir du temps pour soi, c'est-à-dire  
pour le plaisir, devient majeure. Le temps devient une instance persécutrice, un  
voleur de vie. »*

*« Ils ne mouraient pas tous  
mais tous étaient frappés »  
Marie Pezé*



1

*Dimanche 3 janvier*

*Ce coupable que la justice des hommes n'inquiétera pas*

Madeleine Lemaréchal écoute avec attention le silence qui enveloppe la ville.

Elle a entre-ouvert la porte-fenêtre de son salon, celle qui offre la meilleure vue sur le square Jean Houdon et, au-delà, sur l'avenue du Maréchal Foch, qui mène dans le centre de Versailles. Elle est immobile, appuyée sur la porte-fenêtre, légèrement penchée pour que seul son visage soit à l'extérieur, pendant que le reste de son corps profite de l'appartement surchauffé. Son long corps frêle flotte dans une robe de chambre de soie vert pâle. Il ressemble à un roseau fragile qu'une brise légère ferait pencher.

Elle écoute.

Elle écoute ce silence si particulier qu'impose la neige. Un silence fait de sons étouffés et de chuchotements de vies contraintes au ralenti. Un silence porteur de paix, de calme et de sérénité.

Les yeux mi-clos et la bouche ouverte, Madeleine Lemaréchal respire profondément. Elle essaie de s'imprégner de cette ambiance feutrée pour imposer, à son tour, le silence à l'intérieur d'elle-même. Mais son corps et son esprit n'ont pas la docilité d'un paysage enneigé et le bouillonnement intérieur qui l'agite si fortement depuis les fêtes de fin d'année ne se calme pas.

Elle se dit qu'à 83 ans, elle devrait faire preuve d'une sagesse lui permettant de maîtriser les assauts douloureux de ses souvenirs et de faire taire les accès de colère de son cœur. Visiblement, il n'en est rien, une fois de plus.

Poussés par un vent du nord à peine perceptible, quelques flocons viennent lui caresser le visage. Elle ouvre les yeux. Devant elle, le square Houdon est plongé dans une torpeur toute romantique. Les nombreuses averses de neige de ces trois derniers jours ont déposé un manteau de

vingt bons centimètres de poudreuse, événement exceptionnel en région parisienne. Le square semble à demi effacé, comme réduit à la première ébauche d'un peintre hésitant encore sur ce qu'il veut peindre. Les arbres et les bancs qui l'encadrent, ainsi que l'imposant massif de buissons enchevêtrés en son centre, disparaissent dans la blancheur éclatante d'une neige que la circulation et la pollution n'ont pas encore souillée. Au milieu de toute cette blancheur, Madeleine Lemaréchal ne parvient pas à distinguer la statue en marbre clair de Jean Houdon, qui se dresse à une extrémité du square. Le sculpteur y est représenté travaillant sur le buste d'une femme. Seul le visage de cette dernière est visible : il semble jaillir avec une brusquerie presque sauvage du bloc de pierre blanc. Cette sculpture dans la sculpture fascine Madeleine Lemaréchal et elle s'arrête souvent, au cours de ses promenades, pour la contempler longuement. Elle lui rappelle les sentiments violents qui l'habitent et qui cherchent eux aussi à jaillir d'elle, rageusement. Elle aimerait savoir si aujourd'hui, sous l'épais tapis neigeux, la femme sculptée exprime un apaisement qu'elle-même ne parvient pas à trouver. Mais ses yeux fatigués ne peuvent distinguer de tels détails.

Madeleine Lemaréchal pousse un long soupir. Elle referme la porte-fenêtre et décide d'aller s'habiller. Etre encore en nuisette et robe de chambre à 9 heures passé n'est pas dans ses habitudes... Elle se retourne mais une douleur fulgurante lui zèbre brusquement la jambe et la cloue sur place, le souffle coupé et le cœur affolé.

- Maudite arthrose ! râle-t-elle.

Elle réalise que, trop occupée à ressasser le passé, elle a oublié de prendre ses analgésiques. Elle va payer cette étourderie par une matinée d'élancements aigus et de raideurs dans le genou. Au prix d'efforts douloureux qui lui semblent durer une éternité, elle parvient dans sa chambre, en boitant et en se tenant aux meubles. Elle y retrouve son tailleur bleu marine du dimanche et un chemisier jaune pâle brodé de petites fleurs mauves qu'elle a posés sur son lit. Après avoir pris l'antidouleur qui l'attendait avec un verre d'eau sur sa table de chevet, elle entreprend de s'habiller, tout doucement, sur ce rythme apathique propre aux corps usés par les années et les accidents de la vie. Ensuite elle se maquillera, d'un maquillage élégant et discret dont elle a le secret. Il lui donnera meilleure mine et mettra de la lumière sur son vieux visage strié de rides profondes.

Oui, cela va lui prendre beaucoup de temps, mais Madeleine Lemaréchal va se pomponner, se faire aussi belle que le permettent encore les attaques du temps. Pourtant, elle ne verra personne aujourd'hui, comme elle n'a vu personne depuis trois jours et comme elle ne verra personne tant que la neige rendra les rues glissantes. Toujours

soigner au mieux son apparence, quelles que soit la douleur et la solitude, fait partie des principes auxquels elle ne dérogerait pour rien au monde. Sinon, elle aurait l'impression de faire un premier pas vers la mort et cette idée lui fait horreur.

- A 83 ans, il faut tout faire pour ne pas s'approcher de la mort, même de très loin, dit-elle au crucifix accroché au dessus de son lit. Il ne faut rien lâcher de la vie, ne rien accepter qui puisse être interprété comme le début de la fin. Celui qui commence à se négliger, à renoncer, à capituler, est foutu. Il a déjà un pied dans la tombe.

Madeleine Lemaréchal peine à mettre son collant, sa jupe, son chemisier. Elle finit pourtant par en venir à bout et se regarde dans la grande glace qui fait face à son lit. Elle a beaucoup d'allure dans ses habits du dimanche. Elle le sait et en est fière.

Elle se traîne maintenant hors de sa chambre, dans l'intention d'aller se maquiller dans la salle de bain. Mais, sans qu'elle s'en rende vraiment compte, ses pas la ramènent dans le salon, devant la porte-fenêtre, pour observer à nouveau le spectacle de la neige qui tombe sur la ville engourdie sous son épais manteau glacé.

En ce dimanche matin, les rues qui font le tour du square et de la place Houdon sont désertes. Les quelques commerçants regroupés dans un coin de la place – une pharmacie, un point presse, une épicerie arabe, une brasserie – sont fermés. De l'autre côté, quelques hôtels particuliers masquent leurs magnifiques façades derrière de hauts murs couverts de lierre.

Mais Madeleine sait bien que ce n'est pas le charme opulent de Versailles qui l'attire vers la fenêtre. Elle a plutôt envie de laisser son regard se perdre plus loin, vers le nord, là où ses pas ne pourront pas la porter aujourd'hui, comme ils le font tant bien que mal tous les dimanches avant la messe de 11 heures. Si elle osait défier la neige, elle sortirait, traverserait le square pour remonter ensuite, lentement, de son pas incertain, la rue des Missionnaires, jusqu'au numéro 15 et son porche massif qui marque l'entrée du cimetière Notre Dame. Elle pénétrerait d'abord dans la boutique du fleuriste pour voir les derniers arrivages – mais vu la saison et le temps des derniers jours, c'est sûr, il n'y aurait rien d'intéressant – puis elle franchirait le porche en se signant et se dirigerait, essoufflée et sentant soudain l'émotion monter en vagues déferlantes, vers le fond du cimetière.

Canton G, allée 4... Là où il repose depuis onze ans...

Elle prendrait le temps de se recueillir devant la sépulture familiale, un mausolée ocre agrémenté de colonnettes corinthiennes et de vitraux, aussi austère qu'orgueilleux. Sous la neige, elle lui trouverait peut-être plus de charme que d'habitude. Puis elle jetterait un coup d'œil à l'intérieur de la

sépulture pour vérifier que les vitraux, l'autel et les plaques commémoratives sont toujours bien en place. Elle se signerait une nouvelle fois en voyant la grande croix d'acacia se déployer sur l'autel, entre deux bougeoirs et des bouquets de fleurs séchées. Ensuite elle se tournerait vers une tombe ancienne et délaissée. Elle murmurerait :

- Bonjour Adèle. Permettez que je repose mes vieux os fatigués sur votre pierre tombale.

Elle irait alors s'asseoir, comme toujours, sur la pierre couverte de mousses noires et de lierre, abritée par un marronnier. De là, elle parlerait à son mort. Elle lui parlerait pendant une heure, comme tous les dimanches depuis onze ans. Elle déverserait tout ce qu'elle a sur le cœur.

Le chagrin qui ravage le corps et l'esprit, et que, contrairement à ce qu'on dit, le temps ne parvient pas à apaiser.

La solitude qui emmure dans le passé et empêche toute rédemption.

L'impression si réelle d'avoir été amputée de la moitié d'elle-même le 24 juin 1999.

Elle lui raconterait combien il lui manque, alors même qu'elle a l'impression qu'il est auprès d'elle à chaque instant de sa vie. Elle aurait envie de crier que leurs 53 années de vie commune sont passées trop vite, qu'elle n'a pas eu le temps de tout savourer et de tout découvrir. Qu'il est parti avant qu'elle ait pu se rassasier de sa présence, de sa richesse, de son amour... Et qu'aujourd'hui, elle a encore faim de tout cela.

Elle pleurerait comme elle pleure tous les dimanches, sans bruit, en tentant de cacher ses larmes derrière son écharpe.

Debout devant sa porte-fenêtre, Madeleine sent de grosses larmes couler le long de ses joues creuses, jusque dans son cou, pour mourir sur le col de son chemisier.

Habituellement, ses pleurs lui permettent d'évacuer son trop plein de tristesse et de nostalgie. Elle vide ainsi ce qu'elle appelle sa « boîte à chagrin » et peut repartir, ragaillardie, pour une nouvelle semaine de vie sans lui. Pendant la semaine, la boîte se remplit à nouveau et elle retourne la vider le dimanche suivant, assise sur son banc, sous le marronnier, devant le caveau des Lemaréchal. Mais aujourd'hui ses larmes n'ont pas leur vertu salvatrice. Peut-être parce qu'elle n'est pas auprès de lui, parce qu'elle a passé une fois de plus les fêtes seule ou parce qu'elle n'est pas sortie de chez elle depuis plusieurs jours et qu'elle étouffe dans un appartement truffé de souvenirs d'une époque bénie trop tôt révolue.

Madeleine se dirige maintenant péniblement vers sa salle de bain. Elle s'assoit devant sa coiffeuse et se regarde pensivement dans la glace.

- Il va y avoir du travail avant que je ressemble à quelque chose, pense-t-elle en découvrant son visage gonflé par les larmes.

Elle ouvre un pot de crème de jour et commence à se masser doucement, du cou jusqu'au front. Tout en faisant pénétrer de grandes quantités de crème dans les sillons de son cou et de son visage, elle plonge ses yeux dans son regard bleu azur, comme pour sonder le fond de son âme. Elle se regarde longuement, jusqu'à ce qu'elle sente un nouveau sentiment monter, se mettre à gronder, sourdement, puis de plus en plus fort, jusqu'à prendre le pas sur son chagrin.

La colère.

Dans le malheur, certains se mettent à détester tout le monde. Madeleine, elle, n'en veut qu'à une personne : l'homme qui porte la responsabilité de ses tourments. Même si elle ne l'a pas revu depuis onze ans, sa hargne et sa rancœur n'ont jamais perdu de leur intensité et reviennent régulièrement la submerger. Cet homme, qu'elle a tant aimé, a le sang de son mari sur les mains. Cette pensée la révolte.

Comment en sont-ils arrivés là ? Elle n'a jamais réussi à comprendre. Et ce n'est pas lui qui a pu s'expliquer. Elle l'a immédiatement maudit, chassé de sa vie, comme on chasse un chien errant : sans aucune pitié et avec un indicible mépris. Elle l'a même violemment expulsé de l'église, le jour de l'enterrement, dans un esclandre que le curé Benoît n'a toujours pas digéré. Les vieilles du quartier en parlent encore, parfois, entre elles, à voix basse, sur son passage...

Madeleine pense souvent à ce coupable que la justice des hommes n'inquiétera pas. Elle espère que la justice de Dieu sera moins clément. Il occupe son esprit presque autant que son mari décédé. Elle essaie d'imaginer à quoi ressemble sa vie. Elle se demande ce qu'il est en train de faire, là, en cet instant précis, pendant qu'elle vivote dans son chagrin et que l'amour de sa vie n'est plus. Elle sent des bouffées de haine remonter, jusqu'à lui donner des nausées.

Sa conscience le tourmente-t-elle ? La culpabilité a-t-elle vieilli son visage prématurément ? Ou a-t-il réussi à faire table rase du passé pour se construire une nouvelle petite vie confortable ?

Madeleine brûle de le savoir. Se renseigner serait aisé : à l'époque, il vivait à une poignée de kilomètres d'elle, aux Loges en Josas et travaillait à Versailles. C'est sans doute encore le cas. Mais elle n'a encore jamais franchi le pas.

Un tube de fond de teint très pâle à la main, elle s'applique maintenant à effacer les cernes bleus qui lui dévorent les yeux. Qu'est-ce qui l'a retenue, toutes ces années, d'aller chercher les réponses à ses interrogations ? Elle l'ignore... Mais aujourd'hui, elle sent une curiosité malsaine la titiller, encore plus impérieuse que d'habitude. Des idées qu'elle sait mauvaises se bousculent dans sa tête. Certes, elle ne reprendra

jamais contact avec cet homme qui lui a fait tant de mal. Mais l'envie d'en savoir plus sur ce qu'il est devenu se fait irrésistible.

Madeleine dessine le contour de ses yeux à l'aide d'un crayon noir de jais pendant qu'un plan se dessine lentement en elle. Pendant quelques secondes encore, elle essaie de se convaincre qu'elle ne peut pas faire cela, que ce serait tomber bien bas. Puis elle capitule et se dit qu'il est temps de ravalier sa fierté de vieille dame bien élevée, pleine de principes, pour agir.

Elle étale au pinceau sur ses paupières une poudre du même bleu azur que ses yeux puis un rouge à lèvres rose sur ses lèvres qui tremblent un peu.

Réveiller les vieux fantômes risque de ne rien lui apporter de bon. Elle va malgré tout le faire, elle ne pourra s'en empêcher.

Son maquillage terminé, elle se regarde un long moment dans la glace et se dit qu'elle est encore belle. Très belle même.

Elodie Garnier frissonne.

Une bourrasque glaciale balaie la rue Yves le Coz, soulève des tourbillons de neige, lui fouette le visage et s'engouffre dans son blouson par le col et les manches. Quelques minutes plus tôt, Elodie a apprécié ses premiers pas dehors, lorsqu'elle marchait dans sa petite rue Girardon, mieux abritée des intempéries. Elle ressentait encore la chaleur de son studio et les crissements de la neige sous ses bottes faisaient surgir furtivement de joyeux souvenirs d'enfance oubliés, des souvenirs de sports d'hiver. Mais depuis qu'elle est dans la rue Yves le Coz, le vent violent rend le froid mordant. Elle se dit qu'elle aurait du prendre un bonnet. Elle y a bien pensé mais, c'est idiot, elle a eu peur d'avoir les cheveux électriques une fois le bonnet retiré. Franchement ! Comme s'il lui arrivait d'être bien coiffée, avec ses cheveux mi longs toujours en bataille et truffés d'épis ...

- C'est clair, j'aurais dû prendre un bonnet, se dit la jeune femme... J'aurais dû prendre le bus aussi... Et j'aurais pu partir une heure plus tard, j'aurais été largement à l'heure pour mon rendez-vous de 8h30 avec la Responsable des Ressources Humaines : peut-être aurait-il fait moins froid avec les premières lueurs du jour ?...

Oui mais voilà, ce lundi hivernal est son premier jour de travail aux Douceurs de Notre Terroir et elle veut arriver bien réveillée et en avance...

Elodie accélère le pas pour tenter de se réchauffer et, pour le plaisir, se répète cette phrase plusieurs fois, en martelant chaque syllabe :

- C'est mon premier jour aux Douceurs de Notre Terroir, c'est mon premier jour aux Douceurs de Notre Terroir...

Ses bottes frappent le sol verglacé en cadence avec ces neuf mots magiques. Elle a envie de rire en disant cela. Alors elle continue de se

faire plaisir en se remémorant l'appel téléphonique, reçu deux semaines plus tôt :

- Allo ? Mademoiselle Elodie Garnier ? J'ai le plaisir de vous annoncer que votre candidature a été retenue pour le poste de Responsable Stratégie Produits Bretons au sein de notre département Stratégies Industrielle et Achats. Nous vous proposons de commencer le lundi 4 janvier.

Les rares passants, déjà dans les rues à 7 heures du matin, ne sont que des ombres sombres, au dos courbé et à la tête baissée, essayant vainement de disparaître dans leurs manteaux mouillés de neige. Ils croisent Elodie sans la voir alors qu'elle aurait envie de les arrêter, un par un, pour partager avec eux son excitation :

- Non mais vous vous rendez compte !?!? Embauchée en CDI aux Douceurs de Notre Terroir en tant que Responsable Stratégie Produits Bretons !! J'en rêvais, depuis ma première année à l'Edhec ! J'adore leurs produits, j'adore leur concept, j'adooore leur histoire.

Bien sûr, elle ne les interpelle pas, mais elle avance la tête haute, un large sourire aux lèvres, malgré le vent qui lui brûle les paupières.

En bifurquant dans la rue des Chantiers, Elodie se dit qu'un nouveau chapitre de sa vie s'ouvre aujourd'hui. Elle a troqué son statut d'étudiante lilloise insouciant, fêtarde et à la charge de ses parents, contre celui de jeune femme active, autonome et cadre dans une entreprise reconnue et en plein essor. Ce lundi 4 janvier n'est que son premier jour de travail mais elle le vit déjà comme un aboutissement. Elle se sent grandie, tout à coup, et forte comme si elle tenait enfin en main toutes les clés pour s'épanouir et se réaliser pleinement.

Certes, elle s'est régalée pendant ses années d'études en Ecole de Commerce. Ah ! Les nuits blanches passées à discuter avec ses amies, l'ambiance de fête permanente sur le campus, son association de films d'animation, les soirées de l'école trop arrosées pour faire autre chose que rire bêtement en dansant jusqu'au petit matin, ses amours plus ou moins bien choisis, plus ou moins durables. Mais, après ces trois années privilégiées, placées sous le signe de la légèreté et des petits plaisirs, Elodie aspire à tourner la page. Elle souhaite contribuer à quelque chose de plus vaste que sa petite vie, se confronter à des enjeux plus sérieux et plus compliqués. Ce sera chose faite dans une heure trente.

La rue de la Porte de Buc s'étend maintenant devant elle. Dans quelques secondes, elle arrivera devant les locaux des Douceurs de Notre Terroir. Elle accélère encore le pas. Est-ce à cause du froid qui la fait maintenant grelotter ? A cause de l'excitation, à l'idée de revoir les locaux où elle va passer dorénavant le plus clair de son temps ? Ou parce qu'elle ne veut pas s'attarder dans cette rue triste et laide, de peur qu'elle

ne lui gâche sa joie d'être là ? Sans doute un peu des trois... Elodie jette un œil furtif et indifférent aux bâtiments qui l'entourent. Ici, l'architecture n'a rien à voir avec celle des splendides quartiers huppés et historiques de Versailles. Cette partie de la ville est beaucoup plus récente et terriblement quelconque. Quelques entreprises aux bâtiments modernes se mêlent à de modestes petites maisons grises et à des immeubles sans charme ni relief. Puis, au-delà, la ville laisse rapidement place à la Forêt de Versailles, qui s'étend jusqu'à Buc et les Loges en Josas.

Elodie arrive à la hauteur du siège social des Douceurs de Notre Terroir. Son attention se porte sur le café situé de l'autre côté de la rue. Elle l'a remarqué lorsqu'elle est venue passer ses entretiens d'embauche. Son nom l'a amusée : « l'Autre Château de Versailles ». Elle n'a aucune idée de ce qui peut justifier un nom aussi prétentieux mais elle décide que ce petit café qui ne paie pas de mine sera son refuge, en attendant l'heure de son rendez-vous.

Une voiture remonte la rue, roule au pas, mais dérape malgré tout sur le verglas. Elodie préfère attendre prudemment qu'elle s'éloigne avant de traverser la rue et de pénétrer dans l'établissement.

- Ce café est minable, s'exclame-t-elle en découvrant les lieux.

L'intérieur de « l'Autre Château de Versailles » est, en effet, aussi insipide que l'extérieur. L'imposant comptoir, rouge laqué, est incontestablement le cœur des lieux. Derrière le zinc s'alignent plus de bouteilles d'apéritifs qu'Elodie ne pourra en boire de toute sa vie. Le reste de la pièce accueille de nombreuses petites tables en faux marbre très mal imité, qu'encadrent des chaises en plastique imitation osier tout aussi peu réussies. Les murs sont couverts de glaces, piquées ça et là de taches noires, et qui tentent de donner de l'envergure à une salle qui n'en a pas. Dans un coin, un juke-box hors service prend la poussière. Il est entouré de plantes aux rares feuilles jaunies. Elles ne passeront sans doute pas l'hiver...

En cette heure matinale, le café n'abrite que deux clients, un vieillard et un homme au visage marqué par l'alcool, installés au comptoir et qui discutent avec animation. Elodie constate avec consternation qu'ils carburent déjà au petit blanc. Le patron passe sur le zinc une éponge qui a visiblement déjà une longue carrière derrière elle. Il ne semble pas avoir remarquée la jeune femme. Sans en avoir l'air, il écoute la conversation des deux hommes et hoche régulièrement la tête d'un air pénétré.

Elodie balaie les lieux d'un regard désapprobateur. Pour faire tomber la neige de ses bottes, elle tape des pieds sur le paillason barré d'un large « bienvenue ». Cela lui donne quelques instants pour réfléchir à ce qu'elle va faire. Ne devrait-elle pas ressortir pour chercher un autre refuge plus

agréable ? Le souvenir du froid et l'envie de rester à proximité des Douceurs de Notre Terroir l'en dissuadent finalement. Elle va donc s'installer à une petite table particulièrement éloignée des deux hommes. Elle espère y être au calme. Elle n'a aucune envie de discuter philosophie de comptoir : elle a beaucoup mieux à faire...

A peine a-t-elle enlevé son blouson que le patron surgit à ses côtés. Les deux bras croisés sur la poitrine, il l'a dévisagé sans discrétion. Elodie en fait autant. La cinquantaine bien mûre, c'est un grand gaillard dont le gabarit proche de celui d'une armoire normande contraste étrangement avec un petit visage presque chauve, aux pommettes rouges, taillé en triangle et terminé par une barbichette d'une autre époque.

- Et pour c'tte jolie p'tite dame, qu'est-ce que c's'ra ? lui demande-t-il d'un air suspicieux, en tirant sur sa barbichette.

En passant près du comptoir pour aller s'asseoir, Elodie a repéré des croissants et, surtout, de volumineux pains aux raisins, un de ses péchés mignons. Mais elle pense à ses kilos en trop et décide d'être raisonnable.

- Juste un grand crème, s'il vous plait...

Le patron acquiesce et tourne les talons.

- Euh, non, attendez, avec un croissant, ajoute Elodie précipitamment.

Puis elle sort de son gros sac à bandoulière une chemise sur laquelle est inscrit « Douceurs de Notre Terroir », d'une écriture bien appliquée, presque enfantine. Elle a construit cet épais dossier lorsqu'elle a préparé ses entretiens d'embauche. Elle y a mis d'innombrables informations trouvées sur internet ainsi que le libellé de l'offre d'emploi de l'APEC. Elle jette un œil à sa montre :

- Il n'est que 7h20. Très bien, j'aurai le temps d'en relire une bonne partie d'ici 8h30, histoire de me mettre dans le bain...

Elle éparpille ses documents sur la table et, après un bref instant d'hésitation, choisit de commencer par ses notes présentant l'entreprise, son histoire et ses activités.

*Les Douceurs de Notre Terroir SA viennent de fêter leurs 30 ans. A l'époque de sa création par le bien nommé M. Toubon, cette petite entreprise familiale était dédiée à la fabrication de bonbons et de pâtisseries exclusivement issus de la cuisine française traditionnelle. Le concept, qui fit la renommée et assura le développement rapide de l'entreprise, était le même qu'aujourd'hui : fabriquer des produits du terroir à l'échelle industrielle selon les mêmes recettes que celles suivies à la maison.*

*« Aucune concession ne sera faite à la fabrication industrielle » était et reste la consigne absolue. Bannis les graisses animales et le sirop de*

*glucose. Supprimés les émulsifiants, les correcteurs d'acidité, les stabilisants, les gélifiants, les épaississants. Interdits les conservateurs... Un régal garanti pour le palais du consommateur mais un terrible casse-tête pour les équipes chargées d'élaborer les recettes !*

*La réussite des Douceurs de Notre Terroir SA repose également sur une logistique ultra-performante, capable de livrer partout en France métropolitaine, en moins de 24 heures, des produits souvent destinés à être consommés très rapidement.*

Absorbée par sa lecture, Elodie n'a pas vu le patron approcher. Elle sursaute en l'entendant grogner : il n'y a plus de place sur la table pour poser le café et le croissant. Elle pousse quelques feuilles pour laisser libres quelques centimètres carrés. Le patron s'en contente et repart en soupirant. Après un « merci » distrait, Elodie replonge dans sa lecture.

*L'entreprise a connu un essor particulièrement important dans les années 2000 grâce à deux idées lumineuses de son fondateur. La première fut la customisation. Le client peut personnaliser son produit lors de sa commande : demander un clafoutis en forme de sorcière, un pithiviers représentant un nounours, un far breton aux allures de saxophone, un pain d'épices traçant une carte de la France, etc.*

Elodie revoit avec gourmandise le fraisier en forme de 24 et les pâtes de fruits représentant toutes sortes de coquillages qu'elle a commandés récemment pour ses 24 ans. Un franc succès auprès de tous ses invités...

*La deuxième bonne intuition de M Toubon fut de diversifier la gamme de produits commercialisés, une fois la renommée des pâtisseries et des bonbons bien assise. Il se lança dans les plats cuisinés et les conserves, en gardant les mêmes principes que pour ses produits historiques : des produits artisanaux fabriqués industriellement et une customisation très poussée puisqu'il est possible, pour certains produits, de commander un plat plus ou moins salé ou plus ou moins épicé, voire de supprimer un ingrédient que l'on n'aime pas. Une nouvelle marque fut alors créée pour les produits salés : « les Merveilles de Notre Terroir ».*

Elodie s'arrête de lire un instant :

- Sans doute pensa-t-on que Douceurs de Notre Terroir ne chantait pas assez bien à l'oreille pour du cassoulet ou de la choucroute, se dit-elle, amusée, en mordant dans le croissant avec gourmandise.

*En 2007, M Toubon, âgé de 68 ans, décide de se retirer des affaires et cherche des repreneurs. Il en trouve deux, qui détiennent à partir de 2008 l'essentiel du capital : Surgel SA, grosse société agro-alimentaire, et un fond de pension américain.*

*Après le départ du fondateur, l'entreprise accélère son développement. Les derniers mois ont vu l'élargissement de l'offre de produits. Lors de la dernière Assemblée Générale, le nouveau PDG, M. Jean Perin, a pris l'engagement devant les actionnaires que chaque ligne de produits (pâtisseries, bonbons, plats cuisinés et conserves) proposera à la vente d'ici fin 2012 plusieurs spécialités de chaque région française.*

- Et c'est là que j'interviens ! pense Elodie, avec satisfaction.

Comme l'indique l'offre de l'APEC, Les Douceurs de Notre Terroir veulent commercialiser rapidement des gâteaux bretons « pour renforcer l'offre en pâtisseries en provenance de la région Bretagne », qui ne comprend pour le moment que l'incontournable far breton. Il ne s'agit là que d'une première étape avant d'autres lancements, « tout aussi ambitieux » promet l'annonce. La responsable du recrutement qu'Elodie a rencontrée a été formelle :

- Les gâteaux bretons seront pour vous un tremplin avant d'autres challenges, concernant la Bretagne ou d'autres régions, et qui vous permettront de prendre de plus en plus de responsabilités au sein de notre société. Surtout, ne vous inquiétez pas, des projets d'envergure, nous en avons plein les tiroirs !!

Pour le moment, Elodie n'imagine pas précisément le contenu de son poste. Elle sait qu'elle devra déterminer le panel des fournisseurs de matières premières et calculer le coût prévisionnel de production des gâteaux bretons. Le service achat se chargera ensuite de réaliser les appels d'offre et de passer les commandes. Mais, qu'est-ce que cela signifie concrètement ? De quoi seront faites ses journées ? Elodie l'ignore et cela l'inquiète un peu. Elle espère qu'elle saura se montrer rapidement à la hauteur des attentes que l'entreprise placera en elle.

Comme toujours lorsqu'une pensée l'inquiète, la jeune femme se ronge les ongles. Pour limiter les dégâts, elle met un vernis spécial, au goût particulièrement désagréable qui calme instantanément toute velléité de remettre les doigts dans la bouche. Dégoûtée par l'amertume écœurante du vernis, elle finit son grand crème. Il ne parvient pas à dissiper le goût du vernis. Elle aperçoit alors sur le comptoir les pains aux raisins, bien ventrus et débordant de raisins secs grillés et légèrement caramélisés. Après quelques secondes de mauvaise conscience, elle fait signe au patron.

- Un autre grand crème et un pain aux raisins, s'il vous plait.

Bon, elle commencera son régime demain... ou un peu plus tard... Il y a plus important aujourd'hui.

En quelques secondes, le patron est devant elle, avec sa commande. Cette fois, elle a anticipé son arrivée et lui a fait de la place sur la table. Le patron apprécie et lui sourit. Mais Elodie ne le voit pas : elle tient dans ses mains les notes qu'elle avait préparées avant son entretien d'embauche et commence à les relire en grignotant les grains de raisin un par un.

- Dieu que ce fichu entretien m'a stressée ! Tous mes ongles y sont passés ! se remémore la jeune femme.

Elle cherchait du travail depuis six mois lorsqu'elle est venue à Versailles pour la première fois. Pendant ces six mois de doute et d'angoisse, elle a postulé auprès de dizaines de sociétés, en vain. Alors, lorsqu'elle a reçu le mail des Douceurs de Notre Terroir, la convoquant pour une journée de tests, elle s'est dit qu'elle n'avait pas droit à l'erreur. Elle a passé les trois jours la séparant de l'épreuve à faire et refaire tous les tests de logique et de psychologie qu'elle a pu dénicher. Elle s'entraînait encore dans le TGV la menant à Versailles. Retenue à l'issue de cette première sélection, elle a préparé l'entretien final pendant des heures. Elle a appris par cœur toutes les informations disponibles sur l'entreprise. Elle a même commandé en catastrophe une dizaine de produits pour les goûter, espérant ainsi être capable d'en parler avec conviction et prouver sa bonne connaissance de la société. Quoiqu'au bord de la crise de foie et de la crise de nerf, elle a réussi à convaincre la Responsable des Ressources Humaines et l'opérationnel qui l'ont reçue.

Elle se souvient parfaitement de leurs échanges :

- Qu'est-ce qui vous motive à rejoindre nos équipes ? lui a demandé la Responsable des Ressources Humaines en la fixant d'un regard pénétrant.

- J'ai envie de travailler pour une entreprise qui défend des valeurs fortes, comme vous le faites en privilégiant le respect de la tradition, la qualité et l'originalité, a répondu Elodie avec conviction. Et je suis impressionnée par les objectifs ambitieux que vous vous fixez, alors que vous pourriez vous reposer sur vos succès passés. D'autre part, j'adore vos produits... surtout vos pâtisseries. Je leur dois d'ailleurs mes cinq kilos de trop... Mais rassurez-vous, je ne suis pas rancunière, j'en redemande...

- Que pensez-vous nous apporter ? a enchaîné l'opérationnel en riant.

- Mon enthousiasme pour ce que vous faites, un fort désir de m'impliquer pleinement dans mon travail, et puis... l'énergie de ma jeunesse.

Il n'y avait rien de spontané dans ces réponses préparées avec soin. Mais elles étaient parfaitement sincères et ses interlocuteurs l'ont compris : elle a été retenue pour le poste dans les 48 heures qui ont suivi.

Jusqu'à 8h20, Elodie continue de dévorer ses notes et un second pain aux raisins. Elle range alors rapidement ses documents et paie l'addition. En sortant du café, elle sent son cœur battre à toute allure. Elle est presque aussi stressée que lorsqu'elle a passé son entretien.

Dehors, les flocons de neige tombent toujours en rangs serrés. Le jour tente tant bien que mal de s'imposer à la nuit, mais la partie n'est pas encore tout à fait gagnée. La rue est beaucoup plus animée qu'à son arrivée au café : une longue file d'attente bloque la circulation vers le centre de Versailles alors que les trottoirs grouillent de piétons pressés d'arriver à destination.

Elodie lève les yeux vers le siège des Douceurs de Notre Terroir. Le cube de verre de trois étages est illuminé de l'intérieur par l'éclairage des bureaux. Au dessus de l'entrée, le nom de l'entreprise est inscrit en grosses lettres clignotantes. Son logo, un village doré et coiffé d'un soleil rayonnant, d'une hauteur de trois mètres au moins, monte la garde devant la porte d'entrée.

Elodie prend une grande inspiration, regarde à gauche puis à droite avant de traverser puis murmure :

- Ca y est, c'est parti !